

Malika Ferdjoukh
La bobine d'Alfred



Le livre

Harry Bonnet, 16 ans, fils d'un cuistot montmartrois, est fou de cinéma.

Comment s'est-il retrouvé à Hollywood ? C'est simple. Il lui aura suffi d'une gifle, d'une caille rôtie et d'une assiette de pommes de terre pour traverser l'Atlantique et atterrir sur la colline mythique. L'Amérique ! Des stars à tous les coins de rue !

Une nuit, il suit son père à la cantine, s'introduit en catimini sur le plateau n° 17, remplace au pied levé un second rôle souffrant et... tombe nez à nez avec Alfred Hitchcock.

Le metteur en scène le plus célèbre du monde commence le tournage dont il rêve depuis quarante ans : l'adaptation d'une pièce de J. M. Barrie, l'auteur de *Peter Pan*.

C'est un secret absolu. Le film porte un faux titre et Hitchcock lui-même a pris un nom de code. Mais pourquoi diable Harry a-t-il voulu voir les premières minutes du film fantôme ? Pourquoi a-t-il désobéi au maître du suspense ?

« Il est des livres qui refusent de se laisser refermer
et qui vous obligent à lire dans la rue en marchant. »

Le Blog national d'École et cinéma

L'auteure

Malika Ferdjoukh est née en 1957 à Bougie, en Algérie. Elle a séché quelques films à la Cinémathèque pour suivre des cours à la Sorbonne. On peut dire qu'elle est incollable sur le cinéma américain, ses dialogues fameux et ses distributions pléthoriques, du western au polar noir.

[Pour aller plus loin avec ce livre](#)

Malika Ferdjoukh

La bobine d'Alfred

d'après une idée originale de Gérard Goldman

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Sarah et Kenza Silmi

Tout n'a pas été inventé dans cette histoire... Alfred Hitchcock a longtemps rêvé de tourner *Mary Rose* d'après J.M. Barrie. Un scénario fut même écrit. Il avait découvert la pièce au théâtre, à Londres, alors qu'il avait une vingtaine d'années.

Quarante ans plus tard, il espérait toujours en faire un film.

1
Les Oiseaux

Un orage violent, inattendu, éclata en pleine mer dix minutes après notre départ. Une tempête musclée qui hissait notre bateau, le roulait, et le couchait, le relevait encore, des vagues solides qui donnaient l'impression de chevaucher une meute préhistorique brusquement réveillée.

Ma femme resserra le capuchon de son ciré, m'agrippa les doigts. Cameron, le pêcheur, nous fit un signe derrière son gouvernail.

– L'île arrive ! cria-t-il à travers la bourrasque et les cris des oiseaux.

Cela nous fit sourire. Mais après un coup d'œil à l'ouest, je dus l'admettre : l'île *arrivait*. Nue, noircie, lunaire, brisée par les crans de son château en ruines, elle flottait vers nous sous les éclairs, telle une baleine morose.

Notre caboteur manœuvra jusqu'à une petite baie ténébreuse. Là, les vagues s'émiettaient en roulis à peine turbulents.

– Bienvenue dans l'île qui aime être visitée, clama Cameron. Et il nous aida, ma femme et moi, à sauter sur les planches verdies d'une brève jetée.

À terre il pleuvait aussi, mais avec moins de brutalité. Au creux du port, les cheminées du petit village poussaient leurs longs fantômes de fumée vers les collines, avec cette odeur de tourbe qui hante, en hiver, tout le pays d'Écosse.

– Chez nous, naturellement, il pleut, grommela Cameron avant un dernier salut, un peu bourru, depuis le pont.

Son bateau vira en un double cercle d'écume et de goélands blancs, englouti bientôt par la pluie et le vent.

Une enseigne en fer tressautait sous les trombes avec des cliquetis de mâchoires : *Tavern of Jamaica*, lisait-on.

– Là! On se réchauffera, dit ma femme. Et on nous renseignera.

L'endroit était ouvert. Un grand feu brûlait face à une rangée de gros fauteuils et, en effet, lorsque je demandai à la serveuse où se trouvait Ambrose Cha-

pel Lane, elle pointa le menton vers les vitres arrière, détrempées, où l'on devinait un troupeau de collines.

– Une petite demi-heure de grimpe. En haut vous verrez le *glen*, et alors vous y êtes. C'est une jolie promenade... quand il fait beau !

Elle nous fit une grimace amicale. Ma femme secoua son ciré, le pendit à un dossier de fauteuil pour aller se chauffer à la cheminée. Je fis comme elle. Elle plongea son regard calme dans le mien.

– Vas-y sans moi. C'est toi qu'elle veut voir après tout.

– J'aimerais que tu m'accompagnes pourtant.

Elle secoua la tête.

– Sa lettre est adressée à toi seul. Je la rencontrerai plus tard... si cela doit se faire.

Elle commanda du vin chaud et prit place dans le fauteuil. Elle me sourit gentiment, pour m'encourager je suppose.

– *This is Scotland*, murmura-t-elle. On y rencontre obligatoirement des fantômes. N'oublie pas ton paquet.

Elle m'envoya, sur la pointe de deux doigts, avec légèreté, un baiser très tendre, aussi gracieux que stimulant.

Je ressortis après le vin chaud, seul donc, et m'en-

gageai sur le chemin de bruyères, le paquet bien protégé sous mon ciré.

La pluie cessa à mi-hauteur d'une lande parcourue de sorbiers et de framboisiers sauvages. Je marquai un arrêt.

L'île était d'un bleu mélancolique, toute tissée de murets en roche, sous un ciel aux gris multiples. Assez loin au nord, au pied du vieux château déchiqueté que l'on avait aperçu du bateau, un petit lac rond brillait.

Mon téléphone sonna, absurde en cet instant et en ce lieu. J'avais un message. Il venait de ma femme : *Appelle-moi après. Je t'attends. Je t'aime.*

Je parvins, après une montée solitaire dans les moors de bruyères, à un grand cottage au bord d'une falaise. Ses murs étaient couverts de roses. Je sus que c'était là. Je le sus avant même d'avoir lu la plaque d'ardoise gravée : *Mary Rose.*

Une volée de mouettes et d'hirondelles de mer se disputaient une proie au-dessus du précipice avec des cris de bébés. Je pris une forte inspiration. Et sonnai à la porte.

Je la reconnus immédiatement. Comme si ces cinquante dernières années ne s'étaient jamais écoulées, comme si le vieil homme que j'étais désormais

redevenait l'adolescent qu'il avait été. Le chignon avait blanchi et oublié sa sévérité, mais les perroquets d'argent balançaient et cliquetaient toujours à ses oreilles, et ses yeux, malgré les rides, étaient toujours ceux d'un chat. S'il existe jamais des chats aux yeux noirs et pleins de larmes.

– Madame Homolka ! m'écriai-je dans un souffle.

Elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait, même lorsque j'étais enfant : elle me serra contre elle, dans mon ciré trempé, avec une espèce de sanglot silencieux.

– Chez nous, naturellement, il pleut, murmura-t-elle.

Son accent était intact. Elle me débarrassa, me conduisit dans un salon un peu sombre, éclairé par l'inévitable feu de tourbe.

– Mon Dieu, oh, cela me fait trembler d'émotion...

– Où est-elle ? demandai-je, me mettant à trembler moi aussi.

– Là-haut, dans sa chambre. Mais jamais elle ne te recevra si je ne l'ai pas un peu pomponnée avant. Elle voudra prendre un bain, être bien coiffée, bien habillée avant de te voir.

– Comment va-t-elle ?

Le haussement d'épaules de Mme Homolka fit tinter l'argent des perroquets.

– Elle ne sort plus, elle est si faible. Maintenant que tu es là, elle va se sentir mieux. Je l'espère. Elle est toujours jolie, sais-tu.

Elle nouait et dénouait ses mains, me dévisageant, n'en revenant pas de me voir là.

– Alicia va te servir le thé pendant que je monte m'occuper d'elle. Tu peux attendre un peu, n'est-ce pas ? Mon Dieu, répéta-t-elle, je suis tellement émue, je n'arrive plus bien à respirer.

Elle s'éclipsa. Je posai mon paquet sur une console et patientai.

Alicia, jeune fille en tablier, apporta peu après le plateau du thé et m'invita à m'installer dans le jardin d'hiver car la toilette de Madame allait prendre du temps. Elle disposa théière, tasse, crumpets, *clotted cream* et disparut elle aussi.

La fenêtre donnait vers la baie. La pluie s'était remise à tomber en un grand rideau mousseux sur la mer. Un palmier en pot se pressait de toutes ses forces contre la vitre, en direction du jour pâle. Je caressai une de ses palmes, si incongrues sur cette côte septentrionale.

– Pauvre vieux, murmurai-je. Tu serais davantage à ta place en Californie, avec tes cousins.

Palmiers... Californie... Le rideau se déchira et le décor, étrangement, s'inversa... et s'illumina. Soudain. La fenêtre fermée sur cette baie grise d'Écosse parut s'éclaircir, grandir, s'ouvrir... Et, contre le paysage blanc de pluie traversé de mouettes, elle projeta subitement le souvenir de mes seize ans en Technicolor et sur grand écran.

Par le rideau déchiré

Mon père voulait m'appeler Cary. Comme Cary Grant. À la mairie, l'employé de l'état civil refusa net. À mon père qui objectait que c'était le prénom de l'acteur le plus élégant du monde, l'homme rétorqua qu'à lui, ça lui faisait penser à un trou pourri dans une dent.

Mon père insista. L'autre s'entêta. Pour rester dans le domaine de la dentisterie, disons qu'aucun des deux ne voulut en démordre. Au terme d'une vive discussion, ils tombèrent d'accord sur Harry.

Harry Bonnet. Hum. Pas sûr que cela valait tout ce tapage. En tout cas, ce prénom de western associé à ce patronyme de cache-cerveau me gratifia par la suite du don de la débrouille. Cela, au moins, je peux l'affirmer.

Ce jour-là, ce jour où notre vie changea, nous

fêtions trois choses : le printemps encore neuf et nos deux anniversaires. Nous étions, papa et moi, jumeaux à trente ans d'intervalle. Seize ans pour moi, quarante-six pour lui en cette mi-avril 1964. On ne se ressemblait pas du tout. Il était brun et fort. J'étais blond et pâle. Mes délicates taches de rousseur, je les devais à maman, offertes en dernier souvenir. Elle s'était enfuie vers un monde meilleur à la minute où j'arrivais.

Cet après-midi singulier, nous l'avions commencé au Gaumont Palace, le gigantesque cinéma qui trônait, à l'époque, place de Clichy. Nous avons regardé une fois et demie *La Conquête de l'Ouest*. Papa aurait aimé rester jusqu'au terme de la seconde fois, mais il avait son travail juste après. L'œil sur sa montre, j'ai réussi à le tirer dehors.

Papa est fou de cinéma. Il est imbattable pour vous citer le nom du dix-septième accessoiriste d'un polar de série B ou Z, ou celui de la mille vingt-troisième figurante, là-bas, à droite, dans la foule des esclaves de *Spartacus*. Maman et lui s'étaient rencontrés à la Cinémathèque au film *Trois Sublimes Canailles* qui augurait d'un avenir triplement radieux. Sauf qu'on n'avait jamais été trois. Ils avaient été deux, et elle nous avait laissés être deux.

– Dépêche ! criai-je, dans le soleil et le bruit de la place. Tu vas être en retard.

M. Vandamm, son patron, ferait encore des histoires. Pour ne pas avoir l'air de m'obéir, papa a exigé d'abord un détour par le Studio 28, le petit cinéma de Montmartre.

Mme Rébecca, la caissière, est une vieille copine. Parfois nous prenons l'apéro avec elle et Ernest le projectionniste, dans le jardinet à l'arrière. D'autres fois, en cours de séance, Ernest m'autorise à presser le bouton du changement de bobine. Le truc, c'est d'appuyer pile poil, à la seconde précise où apparaît le repère à droite sur l'écran. Grâce à lui, je suis passé maître ès changements de bobine.

Dans sa guérite, sous les étoiles de Jean Cocteau, Mme Rébecca nous a agité sous le nez le programme pour la semaine suivante : *Docteur Jerry et Mister Love*.

– Et, tenez, m'sieur Bonnet, je vous ai gardé quelque chose.

Elle a sorti de son tiroir une photo dédiée de Jerry Lewis. Papa s'est mis à sautiller de bonheur comme un gamin. J'ai l'impression parfois qu'un lutin facétieux a inversé nos âges.

– Quant à moi, mon amour ira toujours à Dean Martin, a décrété Mme Rébecca avec flamme.

Tous deux ont commencé à échanger leurs points de vue.

– Papa... trépignai-je.

– Oui, oui. Au revoir, madame Rébecca. Merci pour la photo.

Quand on est arrivés au Topaz, le restaurant où papa est cuistot, le patron fronçait les sourcils. Pourtant on était à l'heure. Ce qui, pour M. Vandamm, est déjà du retard. Sans un mot, il a montré la pendule à coucou. Sans un mot, papa s'est enroulé dans un long tablier propre. Je me suis posté dans un recoin de la cuisine où Lulu l'apprenti et Ahmed le plongeur officiaient déjà. Junon, le chat, sur mes genoux, j'ai commencé à feuilleter *Cinémonde*.

Moi aussi j'adore le cinéma.

– On n'a pas assez de pommes de terre ce soir, annonça M. Vandamm. Regardez-y à deux fois, même trois, avant la distribution.

M. Vandamm est pingre. Son restaurant marche pourtant très bien. C'est un de ces bistros typiques sur la Butte, chaises raides, nappes à carreaux, vue sur le Sacré-Cœur, dont les touristes raffolent. Grâce à papa qui est un vrai chef, la cuisine est un délice, mais M. Vandamm trouve qu'il remplit trop les assiettes. Ahmed a marmonné :

– Y a pas que les patates qui manquent... On se demande avec quoi ton père va farcir les cailles.

Et il m'a fourré une cuillerée de compote dans la bouche pour m'éviter de répondre. J'ai recraché un petit morceau pour l'offrir à Junon. C'est le seul chat que je connaisse qui aime les pommes.

Tandis qu'on s'affairait autour, que la soirée avançait dans des vapeurs exquises et des grésillements de rôtissoire, je devorai quant à moi chaque page de ma revue. Bientôt, par les portes battantes, monta le brouhaha des clients qui pénétraient dans la salle. Alors que j'étais plongé dans les amours vaches de Steve McQueen avec une starlette, un éclat de voix me fit lever le nez.

– Ah non ! protestait mon père. Pas question de servir une demi-caille ! La carte indique « La caille du chef », ma responsabilité est engagée. Je mets la caille complète.

– N'y en aura pas assez pour tout le monde, gro-gna M. Vandamm.

– Fallait prévoir. Moi, je mets une caille.

M. Vandamm s'empara d'un énorme couteau et, sous l'œil stupéfait de papa, trancha en deux la caille rôtie dans son plat.

– Voilà, dit-il. Deux portions.

Papa aspira un grand coup, excédé, il rajouta deux pommes de terre en représailles, plia un torchon immaculé à cheval sur son bras et partit en salle.

Il revint quasi immédiatement, tenant toujours l'assiette avec le demi-oiseau intact.

Il faisait une drôle de tête. Il suait, ouvrait la bouche comme s'il avait du mal à s'oxygéner, sa paupière tressautait à la façon d'une aile d'insecte. Je connaissais ces symptômes. Il avait eu les mêmes le jour où on avait croisé Orson Welles à une terrasse des Champs-Élysées.

– Tu as rencontré King Kong? dis-je.

Il a posé l'assiette et, sous le nez du patron, il a remplacé la demi-caille par une entière, triplé la dose de patates rôties.

– Vous allez où avec tout ça, *mossieu* Bonnet?

– Servir une portion digne de ce nom à une des plus grandes stars du monde! clama mon père, le menton impérial.

– Une des plus gr...? C'est quoi encore, ces niaiseries?

Gustave Bonnet, du haut de ses quarante-six années cinémaniaques, jeta :

– À quatre mètres cinquante de ces fourneaux est assise Lina Lamont, star du muet, vedette avec Don

Lockwood d'une des premières comédies musicales du cinéma parlant, et il est hors de question, vous entendez, *hors de question* de lui servir une moitié de volatile !

Pour esquiver la serre de M. Vandamm qui fondait droit sur son poignet, papa me refila le plat en soufflant : « Vas-y ! » Je ne réfléchis pas même une seconde. J'attrapai l'assiette et me faufilai presto dans la salle.

Lina Lamont, je ne l'avais jamais vue. Les actrices, je les préfère quand elles ont une voix, comme Jane Fonda, ou Sophia Loren. Mais on la repérait de loin, avec son turban de soie blanche et ce long fume-cigarette en or. J'ai ralenti, subitement intimidé, et posé l'assiette devant elle.

Elle m'a remercié dans un français à l'accent enchanteur.

– Que c'est joli ! s'écria-t-elle d'une voix parfumée, en posant le fume-cigarette sur la table.

Elle a levé les yeux vers moi. Elle avait un certain âge, mais sa peau avait la finesse d'une étoffe précieuse et le vert de ses yeux la transparence d'un bijou.

– Tu es bien jeune pour servir, dit-elle.

– Je... J'ai seize ans aujourd'hui, bafouillai-je.

– *Oh my ! Happy birthday, honey !* s'exclama-t-elle avec un rire à la blancheur amicale. (Elle baissa le ton.) Qu'est-ce qui se passe, là-bas ?

Là-bas, derrière la porte battante, on devinait que papa avait fort à faire. Je tournai les talons et repartis dare-dare en cuisine.

Je ne vis rien arriver. La grosse patte brune de M. Vandamm me tomba direct sur la joue, en une gifle carabinée. Durant cinq secondes, je suis resté sonné, cloué dans un silence de mort.

La voix de mon père s'éleva alors, toute tremblante :

– Je ne permets à personne, je dis bien à *personne*, de frapper mon fils. Servez vos plats d'avare sans moi, M. Vandamm. Adieu.

Il a dénoué, jeté son tablier blanc et est allé chercher ses affaires.

– Viens, Harry.

Lulu me dévisageait, navré. Ahmed a sorti un glaçon du Frigidaire :

– Pour ta joue.

Le glaçon n'avait pas fondu que nous avons vidé les lieux, papa et moi. On a marché sans un mot. On s'est retrouvés place de Clichy où le Gaumont-Palace rutilait tel un loukoum des Mille et

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Les joues roses

Aggie change de vie

Trouville Palace

Le Club de la Pluie au pensionnat des mystères

Le Club de la Pluie brave les tempêtes

Collection MÉDIUM

Fais-moi peur

Rome l'enfer

Faux numéro

Sombres citrouilles

Boum

Taille 42

Broadway Limited (tome 1) : Un dîner avec Cary Grant

Quatre sœurs (tome 1) : Enid

Quatre sœurs (tome 2) : Hortense

Quatre sœurs (tome 3) : Bettina

Quatre sœurs (tome 4) : Geneviève

Quatre sœurs (l'intégrale en grand format)

Collection CHUT !

Minuit-Cinq

lu par Sandrine Nicolas et Benoît Marchand

Le Club de la Pluie au pensionnat des mystères

lu par Vincent de Bouard, Alice Butaud
et Clémentine Niewdanski

© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2013

ISBN 978-2-211-22520-5

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr